

Cloé
Korman

Midi

R O M A N

Cloé
KORMAN

Rentrée littéraire 2018 • **Seuil**

MIDI

Du même auteur

Les Hommes-Couleurs

roman

*prix du livre Inter
prix Valery-Larbaud*

*Seuil 2010
et « Points » 2011*

Les Saisons de Louveplaine

roman

*Seuil 2013
et « Points » 2014*

CLOÉ KORMAN

MIDI

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN : 978-2-02-140358-9

© Éditions du Seuil, août 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

à Vincent

PREMIÈRE SEMAINE

« À bord d'un navire, en mer »

Je ne me souviens pas de tous les noms, ni de tous les visages. Il faudra que je demande à Manu si elle peut retrouver la liste.

Mais je me suis souvenue de notre arrivée à la mairie de secteur du deuxième arrondissement de Marseille, elle et moi, le 6 juillet 2000. Je nous revois attendant dans le couloir du service de la jeunesse, des sports et des loisirs avec dans des pochettes plastique nos CV, brevets d'animatrice et papiers d'identité pour le rendez-vous avec la chargée de mission qui nous avait recrutées. Elle apparaît dans l'encadrement de sa porte, auréolée de prospectus pour les randos, la médiathèque, le soutien scolaire, les cours de poterie, de yoga, les samedis ciné-voyage, et de dessins d'enfants. En jean et blouse ajourée, roulant une cigarette devant ses seins, elle nous dit d'entrer mais qu'elle a pas beaucoup de temps. Il y aura vingt enfants dans le groupe : dix garçons et dix filles. « *Viens pépité, viens petite* » – la pièce est emplie d'une douce musique qui provient de la rue et s'élève par la portière ouverte d'une voiture stationnée là en bas, qui attire très souvent

la chargée de mission jusqu'à la fenêtre. Revenant à nous, elle prend nos cartes d'identité et elle nous nomme en nous dévisageant, toutes les deux, « Emmanuelle Auber » et « Claire Novales ». Puis elle nous transmet nerveusement la liste de noms manuscrite, que je voudrais relire aujourd'hui, les vingt écritures de parents ou d'animateurs qui les avaient inscrits pour les vacances, avec les vingt dates de naissance. La musique résonne de plus en plus fort dans la rue encaissée et au cours du dialogue qui va suivre, en voici les paroles retracées par ma mémoire aussi fidèlement que possible malgré le micro qui vibre et qui crache, quelque chose comme : « *Alors, chienne, tu connais ta peine ? Allez, chienne, tu veux que j't'éveille ? Si tu veux que j't'aime, pourquoi tu t'fais la belle ? C'est quoi ton kif ? C'est quoi ton trip ? C'que tu veux j'te l'donne alors viens et te donne.* » La chargée de mission retourne à la fenêtre, se penche et demande : « Eh Tonio ! Tu peux baisser le son s'il te plaît ? Je vais te faire rêver moi si tu continues. » Mais le son augmente, la chanson se poursuit : « *J'veux t'connaître ma chérie, toi et moi faut qu'on crie. Ton cul m'fait vibrer, ton style me fait darder, alors viens goûter bébé, viens tenter, poupée, viens...* » Manu remarque qu'il y aura plusieurs anniversaires d'enfants pendant la période et qu'on pourra les fêter. On entend un coup de klaxon. « *Viens pépète, que je t'habite, viens petite, que je t'excite.* » La chargée de mission pointe dans la liste un cas d'asthme et un cas de diabète, à voir avec l'infirmière : il faut juste veiller à leur

traitement à heure fixe, et prévenir en cas de problème. Je lui rappelle que je suis justement étudiante en médecine mais ça ne l'émeut pas. Le gros terminal téléphonique qui est posé sur sa table émet une phrase de sonate pour piano, une douzaine de fois de suite, elle finit par décrocher en priant son interlocuteur de l'attendre et en précisant qu'elle arrive. Elle raccroche et ça reklaxonne. Je précise que j'entre en deuxième année, « on commence les stages à l'hôpital », elle lève un sourcil et me regarde comme si je venais d'essayer de lui parler de religion ou de spiritualité. La musique s'arrête et Radio Grenouille annonce une session funk ce soir au Big Ben à Cassis, le thème : « Get Tog&ther », et le téléphone recommence à sonner. La chargée de mission nous dit qu'on fera connaissance lundi avec l'équipe, cuisinier, concierge, femme de ménage, et que les enfants arriveront l'après-midi. Manu demande : « Mais pour l'encadrement, on devait pas être trois ? » J'ajoute : « Quand est-ce qu'on retrouve Dominique Müller ? » La chargée de mission remue le bazar sur son bureau, des Post-it verts et roses en forme d'étoiles, sa pochette d'Amsterdamer au caramel, des Mentos, un pot de fond de teint Bourjois, des préservatifs Manix, des feutres multicolores garantis sans dessèchement échappés de leur pochette, un rimmel qui fuit, des boîtes de vitamines, et nous tendant un trousseau de clefs : « Oui, Dom va vous rejoindre, il est à la bourre cette saison. Il est pas encore rentré de son chantier. C'est pas grave, c'est juste que vous pouvez pas faire de sortie avant

qu'il arrive, vous avez qu'à rester au théâtre, faire des animations. Désolée franchement, à cause de la sécurité les sorties c'est trois encadrants ou rien donc c'est pas grave vous annulez le palais Longchamp mercredi et vous faites le pique-nique dans la cour, les gosses ça leur fait pareil. Tiens, ça c'est les clefs pour l'appart, il est juste au-dessus du théâtre. » Une nouvelle musique retentit, en bas, qui parle de relations hommes-femmes dans un sauna avec un ampli et des baffles. Elle ajoute : « S'il y a des problèmes genre sociaux, avec les familles, ou des enfants difficiles, il faut voir avec l'assistante sociale qui est ici ou avec les grands frères comme Tonio qui est en bas. » Le téléphone sonne à nouveau, elle décroche et tire sur le fil pour pouvoir répondre dans le combiné tout en parlant par la fenêtre : « Ouais j'descends. » À nous : « De toute façon s'il y a le moindre souci vous m'appellez. » Puis elle nous indique l'adresse du Théâtre d'Été, le petit théâtre associatif où nous allons travailler ces quelques semaines et qu'elle a entouré au Stabilo bleu sur un plan de Marseille photocopié : là.

Je vois le profil de la baie, les îles du Frioul, les noms des rues qui s'escarpent.

Je rêve de ce théâtre où viendront bientôt les enfants.

Je me souviens aussi de notre arrivée, quelques heures avant. On est descendues dans la ville par les hautes marches de la gare Saint-Charles, harnachées de nos gros sacs à dos mais légères comme deux parachutes. Puis on

a traversé par la rue des Petites-Maries comme des petites putes que tout le monde siffle, entre les murs ocre et les volets écaillés, entre les souvenirs impériaux gardés, en haut, par les cariatides aux bras nus, en bas par les kebabs et les marchands de couleurs.

L'un, nous envoyant un baiser : « Vous voulez que je vous indique Marseille ? » Et quelques mètres plus loin : « Eh, belle ! Tu sucés ? »

Qu'est-ce qu'on portait ce jour-là, de plus ou de moins ? Je ne sais plus. Une allure, un visage que toute notre vie d'après nous chercherions à nous remémorer.

On a pu se disputer au bout de cent mètres parce que au lieu de continuer Manu a fait étape dans une épicerie pour acheter du savon noir et un gant de gommage, alors que j'étais plutôt pressée de déposer notre barda et de remplir le frigo.

Chemin faisant, on a bien essayé, depuis une cabine, de joindre Dominique Müller, mais celui-ci ne répondait pas. On a laissé des messages. La voix sur son répondeur était bien celle que nous avions aimée quelques semaines auparavant, quand il nous avait appelées pour nous confirmer qu'on venait bosser avec lui, dans son théâtre. J'ai demandé : « Tu crois qu'il a quel âge ? – Je sais pas, on verra bien. » Manu a haussé les épaules. Cette voix lui avait plu autant qu'à moi. Elle a ajouté : « Tu le rappelles si tu veux, moi j'en ai pas besoin. »

En repensant à la liste des enfants, je retrouve certains noms qui se forment au bout de mes lèvres, qui se des-

sinent dans ma mémoire comme des écumes laissées par la mer. Des vingt enfants dont nous avons la garde, je commence à revoir certains traits, leurs dégaines. Je me répète certains prénoms qui me reviennent, Antoine ou Bastien, et Marcel, et Farid. Léa, Louise. Les noms de famille ayant pour ainsi dire à peine existé dans ce cercle de quelques semaines que nous avons tracé au Théâtre d'Été, à Marseille, l'été 2000.

Je me rappelle Bastien Terreno par exemple : au sein de l'équipage du traître Antonio, il incarnait un des personnages les plus notoires et les plus vaillants de cette *Tempête* de Shakespeare que nous adaptions pour les enfants. Il fallait juste éviter qu'il se retrouve en manque d'insuline, mais avec sa chemise blanche, sur laquelle sa mère avait cousu une anse marine à côté du blason de l'OM, et son jean coupé et frangé, et tant qu'il n'avait pas à dire trop de lignes de texte, car il était bègue, il endossait ce rôle en étant le plus habile pour hisser la voile, rouler les cordes. Je lui faisais ses piqûres discrètement, à midi, tout le monde savait mais il voulait être protégé des regards des autres. Un jour qu'il venait de sortir de scène, tandis que je roulais sa manche sur son petit bras de moussaillon, il m'a demandé : « Tu crois que c'est à quelle époque qu'ils ont inventé l'insuline ? – Je ne sais pas... Peut-être au début du vingtième siècle. Quand la médecine a fait des gros progrès. » Il m'a dit alors à l'oreille : « Sur ce bateau, je sais pas si j'aurais survécu. Il n'y aurait pas eu d'insuline, et je n'aurais pas

pu y aller. » Oui, je repense à Bastien Terreno, qui était si bien entraîné à emporter toutes ses affaires d'infirmier partout où il allait. Qui avait une mémoire d'éléphant pour le texte et tant de mal à le dire. Je me demande ce qu'il est devenu, si aujourd'hui je pourrais croiser le jeune homme magnifique qui a dû naître de sa silhouette un peu trop épaisse à cause de sa maladie, plus lente à se déplacer sur la voilure que celle de ses camarades, maigres et furtifs comme des araignées. Puisque la lumière prend sur nous une avance infinie, et que peut-être les enfants projettent leurs contours dans l'avenir comme des rayons de cinéma, je me dis qu'enfin, aujourd'hui, je pourrais peut-être rencontrer le jeune homme qui se dessinait. Et par intuition, ou pour me rassurer certains soirs de blues parce que je m'inquiète pour mes propres enfants ou que je me sens vieillir, je me dis que c'est un homme qui va bien. Et plus je médite sur le sort de Bastien Terreno, tout en continuant à rencontrer des patients de tous les âges, de toutes les statures, et plus je suis convaincue de cela parce que je me souviens combien il a été aimé, soigné. Parce que furent cousus des blasons de foot et de compagnies maritimes sur ses chemises, et qu'il fut prévenu plus tôt de sa fragilité, pour l'appivoiser et la faire sienne, bien avant d'autres qui se retrouvent pris au dépourvu et forcés d'improviser. Parce que furent rangés dans son sac à dos chaque matin un vêtement de rechange, sa seringue d'insuline, et un jeu de cartes pour l'aider à être populaire auprès de ses camarades.

Avant même de les connaître nous réfléchissions à la distribution des rôles, qui jouerait quoi, et de temps en temps je ne me souviens plus du nom d'un enfant, seulement de son personnage. Je les appelle Miranda ou Gonzalo – en fait, je me rends compte que je ne connaissais pas toujours leur état civil. Et je les vois réunis sur le plateau de théâtre avec leurs identités de contrebande et leurs vraies angoisses, pour réussir l'exercice simple et diabolique de se tenir debout avec les bras le long du corps et sans rien faire : juste respirer. Je me souviens des masques, des costumes et du mot « répétition » qui éveillait une excitation fantastique, le bonheur d'avoir rendez-vous dans trois semaines, deux semaines, trois jours – il est rare que la vie t'offre plus tard de tels comptes à rebours vers la joie. Une forêt fabriquée en branches de laurier et bidons d'essence. Une fresque consacrée au thème des forêts méditerranéennes. Des robes en tulle vert et mauve taille dix ans et des colliers en strass. Objets abandonnés, dans un sable lourd et visqueux où les perles se changent en vieux mégots.

La Tempête commence là. D'après ce que je sais de cette histoire, des naufrages de différentes époques se retrouvent sur une île déserte. Ils abordent à son mystère. Comment parlent-ils ? Comment parlent-ils à travers la bouche des enfants de dix ans qui seront les héros de cette pièce, qui incarneront ses personnages ? Leur chair fraîche, leurs cris, leur envie de rompre là pour aller jouer, les dissipés, les appliqués, les gros ou les pas beaux, les

divas, ils seront forcément plus intéressants que les mots, qui resteront à traîner dans le sable en attendant qu'on les ramasse, éparpillés au milieu de leurs traces de pas menues, peinture 35 ou 32, à côté d'une branche de palmier, d'un os de seiche que la marée viendra récupérer.

* * *

J'ai arrêté le théâtre en amateur, je suis devenue médecin.

Dans le service de médecine interne où je travaille, des fois je sauve, des fois je ne peux pas. J'ai appris à cette époque que certains rivages sont inaccessibles, qu'il ne sert à rien de ramer avec mon canot et ma trousse de secours pour aborder ceux-là. Un nouveau patient a demandé à me voir ce matin. Il a dit, précisément, « le docteur Claire Novalès ». L'interne est très calée, très performante, je lui dis je te délègue, j'ai pas le temps, occupe-toi de ce monsieur, et je vais de galère en galère de huit heures du matin à dix-neuf le soir, les urgences qui t'appellent pour des maladies infectieuses qui n'ont même pas de nom, la réunion budget avec les administratifs, le vieil homme entré pour une fièvre banale qui se change en infarctus. Vers le soir, j'ai oublié l'homme du matin. Je m'apprête à partir, l'interne qui a fait la prise en charge me rappelle à l'ordre, elle me dit il est stable, ça va mieux. Pourquoi a-t-il besoin de moi en ce cas ?

« Je sais plus quoi faire avec lui. – C'est quoi en vrai ? » Elle me tend le dossier : c'est une hépatite C au dernier degré, celle de quelqu'un qui a arrêté de se soigner depuis bien longtemps.

« Il dit qu'il vous connaît. »

Je sais. J'ai reconnu le nom. « Vous dites qu'il est là depuis combien de temps ? » Je contemple son dossier comme si je n'en avais jamais vu de pareil, de ces pochettes grises à en-tête de l'hôpital, avec un caducée turquoise. « Hier soir. » Et je répète, « Hier soir... » On a marché jusque devant sa chambre. J'ai cette pochette entre les mains, j'ouvre la couverture en carton sur laquelle a été agrafée à la va-vite une échographie qui n'est pas bonne, oh non, elle n'est pas bonne. « J'y vais. »

Je ne sais pas ce qui m'a pris, de rentrer comme ça. J'ai ajouté depuis le seuil, en le voyant dormir : « Mais ne lui dites pas que je suis passée. » Cela prouvait bien que je savais qu'il ne fallait pas y aller. Le fait qu'il m'appelle n'était pas une raison suffisante pour me mettre dans cette situation. Il aurait fallu que je refuse.

Je franchis la porte. Sur le lit médicalisé, le visage que je regarde est si maigre qu'on dirait la peau d'un animal qu'on ferait sécher sur ses propres os. Pourtant je me souviens illico du visage, et de la voix m'appelant depuis le salon, à midi. À quoi pense-t-il à présent ? Dans l'état où il se trouve, fait-il encore des milliers de plans et de projets de voyage, comme à cette époque lointaine d'où il me revient ? Je revois le jeune homme, dans les diagonales

de lumière qui transpercent les lattes des volets clos en se chargeant de poussière, de coups de klaxon et d'autres bruits de la ville, des souffles de la sieste. Il crayonne sur les pages d'un livre. Je sens l'odeur des melons entaillés dont les pépins mûrissent sur la planche en compagnie d'une mouche. Le livre : peut-être *La Tempête*, pour préparer les scènes des enfants, peut-être autre chose, une bande dessinée, ou rien, son attente ni triste ni désemparée mais agitée de plus de pensées et de désirs que la journée ne pourra jamais en exaucer.

Je suis restée quelques minutes dans la chambre. Pendant qu'une infirmière contrôlait sa température, je leur tournais le dos en m'absorbant dans les pages du fameux dossier gris. Analyses de sang : catastrophiques. Les défenses immunitaires d'un moineau. Et la synthèse de l'entretien avec l'interne : « Le patient a cessé tout traitement depuis 2013. » Il avait ajouté à la main, à mon avis sur la demande de Dom dont il n'avait pas dû comprendre l'humour : « À l'exception du paracétamol pour les douleurs. »

J'ai voulu sortir, à nouveau sans qu'il me voie, en regardant par terre avec la naïveté de ces enfants qui croient qu'en se cachant les yeux ils se retrouveront cachés aux yeux des autres. Il doit dormir, ai-je pensé en me fiant au silence plein d'odeur de Javel qui régnait dans la pièce, qui semblait neutraliser les rêves, les émotions, il ne peut pas me voir, ni m'entendre. Il dort, je n'ai rien à craindre : et arrivée à la porte, j'ai levé la tête vers son lit.

Et il me regardait bien sûr. Ses yeux ne m'avaient pas quittée un seul instant. Il s'est redressé. Il était dix fois trop maigre. Des dessins verts et bleus dépassaient des manches de son pyjama : des tatouages qu'il n'avait pas avant. Mais d'où j'étais, je n'arrivais pas à voir ce qu'ils représentaient.

Je suis sortie sans bruit retrouver les linos du couloir sous un ciel de néons, j'étais épuisée je crois, irascible, j'ai refermé la porte et j'ai dit à l'infirmière qui était avec moi : « On peut rien pour lui. C'est un check-out. » Et j'ai remis entre ses mains le dossier du patient Dominique Müller.

Comme s'il avait pu m'entendre à travers la porte j'ai tout de suite regretté les mots que j'avais prononcés, autant à cause de ce qu'ils annonçaient, pour lui, et qu'il savait déjà, qu'à cause de la fatigue, de l'exaspération qu'ils trahissaient de ma part et dont je ne voulais pas qu'il se rende compte.

J'ai détaché mon vélo dans la cour en me gelant les doigts sur le cadenas car dehors ce n'était pas la chaleur et la tendresse de nos vingt ans mais Paris, le vent qui découpe les silhouettes des passants sur les quais, et les laisse dériver comme de la tôle tremblante entre les immeubles et les voitures, manquant de se couper encore les uns aux autres. Alors que je traçais ma route mon téléphone a bondi dans ma poche, et gardant une main gantée pour barrer au nord après le feu, l'autre fouillant



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2018. n° 140355 ()
– *Imprimé en France* –